NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 N° 4 1930

Saint Augustin et la Rhétorique

François JANSEN (s.j.)

p. 282 - 297

https://www.nrt.be/fr/articles/saint-augustin-et-la-rhetorique-3354

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint Augustin et la Rhétorique [1]

Il fut professeur de rhétorique; c'est une très honorable profession et, quoi qu'on dise, des plus utiles; il l'exerça comme tant d'autres devenus illustres ou restés ensevelis « dans la poussière d'une classe » ; et même longtemps, car on peut dire qu'il commença d'enseigner cet art, dont il devait faire sa carrière, dès son retour à Thagaste où il revenait, après avoir achevé lui-même à Carthage le cycle des études « quae honesta vocabantur » (*Confessions*, L. III, c. IV, n. 6); il pouvait à cette époque de sa vie avoir atteint ou légèrement dépassé la vingtième année. C'est vers cet âge en effet qu'en étudiant l'éloquence, en s'évertuant, comme il dit dans son style inimitable, à « aiguiser sa langue aux frais de la bourse maternelle » : « *ad acuendam linguam, quod videbar emere maternis mercedibus* », il tomba sur le fameux traité *Hortensius* de Cicéron. Une grande lumière directrice jaillit du contact de ce jeune esprit et du volume; elle fait vivement regretter que l'*Hortensius* soit perdu. Car l'amour foncier d'Augustin changea d'âme; désormais, il convoitera la sagesse c'est-à-dire la philosophie *plus* que l'éloquence. Premier retour à l'ordre d'un esprit qui aura à en faire maint autre, au prix parfois de larmes brûlantes et de déchirements intimes. A Augustin l'éloquence, depuis cet instant, ne parut plus ni désirable, ni même légitime que si et dans la mesure où elle consent à servir les fins de la vérité. Mais il se souviendra toujours, malgré lui parfois et comme à contre-cœur — son œuvre en tout cas se souviendra pour lui — de l'école du rhéteur, où il avait senti se dilater délicieusement une estime naissante de lui-même, son orgueil, comme il dira plus tard, aux applaudissements de son maître et de ses condisciples :

(1) Comme nous l'avons annoncé en janvier, des articles consacrés à saint Augustin se succéderont dans la *Revue* durant toute cette année 1930, année du XVe centenaire de la mort du grand docteur. Cet article est le quatrième de la série; il sera suivi d'autres études, dues aux Pères E. Mersch, C. Boyer, J. de Ghellinck, etc. (N. d. l. R.).

Maior iam eram in schola rhetoris; et gaudebam superbe et tumebam typho. (*Confess.* L. III, c. III, n. 6).

A Thagaste, ce fut à vrai dire la grammaire qu'il montra tout d'abord : Grammaticam prius in sua civitate... docuit, écrit Possidius. (*Vita*, c. I). Mais n'imaginez pas que cette grammaire fût notre grammaire élémentaire. Elle embrassait en réalité tout cet ensemble de connaissances littéraires que nous continuons à désigner sous l'étiquette un peu vague de « Belles Lettres ». Le grammairien ou « *litteratus* » était professeur de diction et enseignait à parler correctement. Marc-Aurèle, en passant en revue tous ses créanciers moraux, nous confie qu'il apprit d'Alexandre le Grammairien « à ne pas s'en prendre en termes injurieux à ceux qui ont laissé échapper un *barbarisme* ou un *solécisme* ou quelque autre lapsus » mais à « amener adroitement le seul terme correct sous le couvert d'une réponse ou d'un complément d'explication ou d'un débat en commun sur le fond, non la forme ». Le *grammaticus* interprétait les poètes, enseignait la mythologie, exposait les antiquités dans la mesure où elles pouvaient contribuer à éclaircir les textes étudiés ; il se risquait même parfois à la critique textuelle et aux questions d'authenticité littéraire. Vous auriez tort en tout cas de le confondre avec le « *grammatista* », l'homme qui enseignait à lire, à écrire et à compter, le « *librarius* » ou le « *calculo* » qui était, lui, l'équivalent de notre instituteur primaire. « *Grammaticus,* écrit Quintilien, *de ratione loquendi si disserat, quaestiones explicet, historias exponat, poemata enarret* ». (*Instit. Orat.*, I, 2).

Heureux grammairien qui voyait s'ouvrir devant lui un champ non moins vaste que la beauté littéraire elle-même et que, seule, la préoccupation de la préparation directe au barreau semble avoir distingué de son collègue et proche voisin, le rhéteur. Entre les deux arts, en tout cas, dans l'antiquité, la frontière paraît souvent imprécise et la grammaire passait pour l'antichambre obligée de la rhétorique. Paradoxe pour un esprit moderne : c'est à l'école de grammaire qu'Augustin pleura sur les infortunes de Didon :

Flebam Didonem exstinctam ferroque extrema secutam. (*Confess.*, L. I, c. XIII, n. 21). Retenez le trait. Il peint une sensibilité délicate dont les antennes atteignent par delà le réel : des malheurs fictifs tirent des larmes à ce génie enfant qui s'appelle non sans ironie un enfant d'avenir : *et ob hoc bonae spei puer appellabar.* (*Ibid.*, c. XVI, n. 26).

Mais la rhétorique proprement dite, il l'enseigna pour la première fois à Carthage, la capitale de l'Afrique proconsulaire.

En termes inoubliables il a dépeint lui-même l'impression amollissante que fit, sur un cœur tendre à l'excès et tourmenté du besoin d'aimer, l'atmosphère de la seconde ville de l'Empire, la cité de la Junon Céleste et de Tanit-Astarté : *Veni Carthaginem et circumstrepebat me undique sartago flagitiosorum amorum. Nondum amabam et amare amabam.* (*Confess.*, L. III, c. I, n. 1). Avec une sorte de douloureuse pitié à l'endroit de lui-même, il se rappellera devant Dieu ces années où il enseignait l'art de la rhétorique, où, cédant à l'amour du lucre, il vendait ce qu'il appelle une loquacité victorieuse : *victoriosam loquacitatem;* où, à des élèves qu'il souhaitait bons, — hélas ! il n'en trouvera pas toujours de pareils — il enseignait loyalement et sans artifice des artifices : *sine dolo docebam dolos.* (*Confess.*, l. IV, c. II, n. 1). Son crime, il est vrai, n'alla jamais jusqu'à leur apprendre à plaider *contre* l'innocent, mais il lui arriva de les exercer à la défense du coupable : aliquando *pro* capite nocentis.

Toute la rhétorique ancienne revit dans ce simple texte. Et d'abord le mobile qui animait communément les maîtres, le désir de faire fortune. L'idée généreuse d'un enseignement gratuit est une idée moderne. Maîtres de philosophie et maîtres d'éloquence se faisaient payer grassement leurs leçons, parfois à l'avance. Dans son dialogue : *Hermotimus ou les Sectes*, le satirique Lucien nous peint un de ces professeurs de sagesse, traînant son disciple devant l'archonte « en l'étranglant presque avec la courroie qu'il lui avait passée au cou », parce qu'il avait négligé de lui payer, à l'échéance du terme, le prix convenu. Si des amis n'eussent arraché

le jeune homme des mains du vieillard, tu peux être sûr, déclare Lycinus, un des deux interlocuteurs « que ton philosophe lui aurait emporté le nez, qu'il lui mordait, tant il était furieux ». (Lucien. *Œuvres*. Trad. Talbot. T. I., p. 294).

Si le minerval ne donnait pas toujours lieu à des essais de cannibalisme, il ne laissait pas de créer fréquemment des situations tendues entre maîtres et élèves. A Rome le professeur de rhétorique Augustin se plaindra d'avoir à subir de ses disciples des procédés que ceux de Carthage lui avaient épargnés. Ceux-ci étaient des polissons, tranchons le mot, des voyous : *eversores*, la terreur du bourgeois paisible; ceux de Rome étaient mauvais payeurs, des gens sans foi, qui, sans prévenir, convenaient entre eux de planter là le maître, uniquement pour ne pas lui devoir payer leur dette, et couraient en groupe suivre les leçons d'un autre; ils violent la parole donnée et aiment l'argent plus que la justice : *desertores fidei et quibus pro pecuniae charitate iustitia vilis est* (*Confess.*, l. V, c. XII, n. 22.) Au dommage subi, ce maître, malgré son idéalisme foncier, ne fut sans doute pas insensible : il fallait bien vivre. Et puis : « Inhiabam... lucris » avouera-t-il. L'argent, en attendant les honneurs d'un consulat : « Si Fortuna volet, fies de rhetore consul! » (Juvénal, VII, 197).

Et cependant, l'incident lui eût fourni matière à un de ces beaux plaidoyers qui eussent permis de recourir à tous ces artifices oratoires qu'il avoue avoir enseignés sans artifice à la jeunesse de Carthage. Des élèves refusant de payer à un maître habile — et des maîtres tels que celui-ci ne se trouvaient pas à la douzaine — le juste prix de ses leçons! C'est ici qu'il aurait pu ouvrir les écluses à la « loquacité victorieuse » en plaidant non contre, mais pour un innocent armé de son bon droit. Un type de « *quaestio finita* » tout ce qu'il y a de plus « finita » : Est-il vrai, oui ou non, que les jeunes Titus, Albicius, Caius, Torquatus, Vindicianus ont refusé de payer ses honoraires au rhéteur Aurelius Augustin de Thagaste? Mon Dieu, les « *controversiae* » ou débats judiciaires traités dans les écoles des rhéteurs n'offraient pas toujours un caractère, ni aussi

vraisemblable, ni aussi pratique. L'irréalisme des causes que les rhéteurs donnaient à plaider à leurs élèves est le grief courant dans l'antiquité contre des écoles que Tacite appelle sans fard « des écoles d'effronterie ». Je pourrais multiplier les exemples. Je me contente de citer un seul de ces exercices d'éloquence judiciaire; je l'emprunte à Suétone, qui nous l'a conservé dans son traité des « *Rhéteurs illustres* ». (Cap. I.) : De jeunes Romains se trouvent pendant l'été à Ostie; ils rencontrent sur le rivage des pêcheurs prêts à jeter l'épervier; ils leur achètent d'avance leur coup de filet. La somme payée, ils attendent longtemps les chances du coup. Enfin, quand le filet est retiré, on n'y trouve pas un seul poisson, mais une corbeille garnie d'or. Les acheteurs disent que le jet leur appartient; les pêcheurs prétendent bien le garder. Auquel des deux partis le coup de filet? Vrai cas de justice que résolvait non une consultation de morale mais un assaut d'éloquence. Et il y en avait de pires, car l'antiquité n'a guère respecté la pudeur, ni le sentiment moral de l'adolescent : Une fille enlevée doit-elle désirer la mort ou la main de son ravisseur? Les meurtriers d'un tyran méritent-ils une récompense ou non? Tout cela, c'était thèmes à déclamation et jeux de rhétorique, et le rhéteur Aurelius Augustin s'y livra sans doute avec la fougue ordinaire aux gens de son âge. Ne s'accuse-t-il pas d'avoir bu dans les « coupes précieuses », les « vases de choix » que sont les mots, le vin de l'erreur que lui servaient à boire des maîtres qui étaient ivres eux-mêmes?

Il le servit lui-même, ce vin, à la jeunesse de Rome, où l'attirèrent un jour l'humeur moins turbulente des étudiants et les droits plus stricts des maîtres qui pouvaient n'admettre à leurs cours que les auditeurs de leur choix. On sait comment, durant son séjour dans la Ville Eternelle, Milan, où tenait alors sa cour Valentinien le Jeune, demanda un « professeur d'éloquence » au préfet de Rome, le célèbre Symmaque : *impertita etiam evectione publica*. Au nouveau titulaire, la ville promettait d'avance le diplôme muni du sceau impérial; la charge par là même prenait un

caractère officiel. Muni de recommandations manichéennes, Augustin brigua la place et l'obtint, après avoir, dans une joute publique d'éloquence, conquis le suffrage de Symmaque. Ironie des choses! Le plus brillant représentant du paganisme au IVe siècle, le défenseur des droits du Sénat païen contre les empereurs chrétiens, renommé lui-même pour l'élégance de sa parole, envoyait vers l'évêque Ambroise, « le Philon latin », vers Platon et vers Plotin, vers Paul de Tarse et finalement vers le petit jardin Milanais qui allait servir de scène à la conversion la plus décisive de l'ère chrétienne, après celle du chemin de Damas, l'homme prédestiné qui achèverait d'anéantir en Occident le règne de ces Dieux, dont leur Pontife Symmaque cherchait à rétablir les rites et les autels. Effort stérile! Harangues perdues! Même rétabli, l'autel de la Victoire eût fini par crouler sous des coups de massue aussi vigoureux que les vingt-quatre livres de la « *Cité de Dieu* »!

La conversion de saint Augustin eut lieu en septembre 386; il était entré dans sa trente-troisième année. Les vacances d'automne terminées, il ne remonta plus dans sa « *chaire de mensonge* »; le professeur diplômé démissionna. Il a donc pendant douze années environ enseigné « l'art de bien dire » : « *Dicere apposite ad persuadendum* ». Qu'en a-t-il pensé? Quels mérites et quelle efficacité lui reconnaissait-il? Etant donné la valeur exceptionnelle du maître, il peut n'être pas sans intérêt de chercher dans son œuvre une réponse à ces questions.

Tout d'abord, il n'est pas fort éloigné d'attribuer la naissance de « *l'art* » de la parole à la sottise humaine. La dialectique seule « sait savoir » : *scit scire*; seule, elle prétend former des hommes qui savent; seule, aussi, elle en a le pouvoir. Mais, parmi les humains, rares sont ceux dont l'esprit discerne le vrai dans sa pure limpidité *sincerissimam veritatem*. Vous leur persuadez un parti raisonnable, je le suppose, avantageux et honnête. N'allez pas en conclure que vous pouvez vous contenter dès lors de les instruire

de votre mieux. Erreur! la masse des sots ne suit en réalité que ses sens et la coutume; il faudra donc fréquemment les «émouvoir» et d'une émotion violente. L'observation est d'un psychologue qui a vu les hommes tels qu'il sont. Ne serait-ce pas au traité « *De ordine* » que Pascal aurait emprunté sa fameuse pensée sur « l'automate en nous » : « Nous sommes automates autant qu'esprit; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration... La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues; elle incline l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense ». Sans qu'il y pense! La restriction met en lumière assez fâcheuse le rôle de l'orateur. Avouons-le! Il consistera très souvent à duper une assemblée, en ôtant aux hommes ce peu de réflexion qui a coutume de leur rester dès qu'ils sont réunis en grand nombre. Le dialectique ne vous suffit pas; appelez à l'aide la rhétorique. De celle-ci, le rôle, plus nécessaire que correct, consiste à répandre devant le peuple les « *deliciae* », les « appas littéraires dont elle porte tout plein le giron : *refertissimo gremio deliciarum*, afin de décider Dèmos à vouloir son propre bien (*De ordine*, c. XIII, P. L., t. 32, col. 1013). Ces « *deliciae* » ce sont les « traits » brillants, les reparties bien trouvées, par lesquels les discoureurs cherchaient à déchaîner les applaudissements d'un auditoire. Sénèque le Père nous en a conservé quelques exemples curieux dans ses « *Controverses* ».

Mais le sommet de l'éloquence a beau n'être atteint que rarement, « partout dans l'univers, les écoles de rhéteurs bourdonnent du bruit de troupeaux d'adolescents ». Puissance de la tradition! Appétit d'une science confirmée par l'autorité des ancêtres! On voit des cohues d'ignorants entreprendre l'étude d'une discipline qu'on nous avait appris à réserver à quelques sages. Évidemment, le professeur Augustin a dû se frotter au cancre qui, au dire de Pétrarque, oblige un homme d'esprit à « labourer le rivage »! Ecoutez-le vous faire ses doléances : Le très petit nombre arrive à la science; moins nombreux, ceux qui plaident; rarissimes ceux qui arrivent à la gloire! Et cependant, si ceux qui s'appliquent à

l'éloquence étaient aussi rares que sont rares les hommes éloquents, jamais nos parents ne se fussent avisés de nous confier à de pareils maîtres » (*De utilitate credendi*, c. 7. P. L., t. 42, col. 76). L'abus signalé par ce maître, dénué d'illusions, persiste; il s'en plaignait, lui, il y a quinze cents ans. Il n'y a pas aujourd'hui moins d'élèves en rhétorique que de son temps; et le succès est le même, comme sont les mêmes les raisons qui incitent à le rechercher. Le fait n'est pas sans conséquences. Si nos parlements sont encombrés d'avocats, c'est que nos rhétoriques regorgent d'apprentis orateurs.

Soit dit en passant, ce maître auquel on ne déniera certes pas le génie de la controverse n'aborda jamais le barreau. Révolte de son honnêteté naturelle ou crainte de la mésaventure arrivée à d'autres débutants qui avaient éprouvé à leurs dépens toute la différence qui sépare des exercices d'école les duels oratoires redoutables du forum :

Ad *pugnam* qui rhetorica descendit ab *umbra*? (Juvénal. VII, 173)?

J'incline vers la première hypothèse, car Augustin savait, comme on dit, enlever un auditoire. Parlant un jour « du verre d'eau fraîche donné à l'un de ces petits et qui ne perdra pas sa récompense » (*Matth.* X, 42), n'a-t-il pas vu, témoigne-t-il lui-même, jaillir de cette eau froide une flamme mystérieuse qui allait embraser les cœurs les plus glacés et les porter aux œuvres de miséricorde, dans l'espoir de la récompense céleste? (*De Doctrina Christiana*, l, IV, c. XVIII. P. L. t. 34, col. 106.). Sa droiture naturelle avait horreur du mensonge, de *l'os duplex, oris et cordis*, et une profession qui exposait à le commettre devait lui répugner en secret.

Il lui est arrivé du reste de la mentionner un jour expressément, en commentant devant son peuple le psaume : *Super flumina Babylonis* (CXXXVI), et ce fut pour en signaler les écueils : Prenez garde, mes très chers, disait-il, prenez garde à ces fleuves de Babylone; car tout ce que nous aimons ici-bas et qui passe n'est que fleuves de Babylone! Il n'y a que Jérusalem qui soit le

fondement immuable! Puis, après avoir fait exposer tour à tour leur « rêve d'avenir » par un agriculteur et un militaire, il passe la parole à un aspirant au barreau : « Etre avocat, lui fait-il dire, est une grande chose; c'est une toute-puissance que l'éloquence! Voir des clients dépendre en toutes choses de la langue d'un patron disert et, de sa bouche, espérant leur dommage ou leur profit, leur vie ou leur mort, leur perte ou leur salut... » Mais le commentateur, soudain, interrompt ce rêveur: « Tu ne sais pas où tu t'es engagé! La profession d'avocat, autre fleuve de Babylone! Il fait force bruit! C'est le fracas des eaux donnant sur les rochers! Mais fais attention : cette eau coule ! Prends garde : elle s'écoule! Et si tu te rends compte qu'elle coule et s'écoule, garde-toi de cette eau : car elle entraîne... (*In Ps.* CXXXVII. 3. P.L., t. 37, col. 1762). L'entraînement, le torrent qui emporte, effet habituel et image consacrée de la grande éloquence; mais il arrive, hélas! qu'elle entraîne l'orateur lui-même et là où d'abord il pensait ne pas aller. Il arrive en effet qu'elle soit ce que le grammairien Cresconius, qui se défiait fort de celle d'Augustin, lui reprochait d'être : *veritatis inimica et patrona falsitatis* (*Contra Crescon.* L. IV, c. II, n. 2. P.L., t. 43, col. 547-548). Fauste, le chef des Manichéens, ce « lacet de mort » (*laqueus mortis*), n'était-il pas éloquent? Ne parlait-il pas avec agrément? N'était-il pas beau diseur et expert à donner de la suavité aux propos habituels des gens de sa secte?

Si Augustin a jugé avec une sévérité extrême l'erreur ou le vice éloquents, c'est qu'avec son regard pénétrant et sûr, il avait reconnu le danger auquel sont exposés les simples de prendre pour vrai ce qui n'est que bien dit : *Valde quippe noxia sunt prava diserta, quia hominibus minus eruditis, eo quod diserta sunt, videntur ut vera* (*De anima et ejus origine.* L. II, c. 1. P.L., t. 44, col. 495). Pour saint Augustin l'éloquence est bonne *et* mauvaise; tout dépend de l'usage qu'on en fait. Cresconius est ridicule, lorsqu'il blâme en Augustin ce qu'il comble d'éloges chez Donat, chez Parménien, chez les autres chefs Donatistes. Et,

grand Dieu! qu'y aurait-il de plus utile que leur éloquence, si, au lieu de soutenir le schisme, « elle eût coulé d'un aussi large fleuve pour la paix du Christ, pour l'unité, pour la vérité, pour la charité ». Evidemment, Cresconius n'est pas sincère; il a recours à l'éloquence pour blâmer l'éloquence, il accuse éloquemment l'éloquence! (*C. Crescon.* L. I, c. 1-2. P.L, t. 43, col. 446-448).

La vraie éloquence, elle, consiste à exprimer convenablement son sentiment; recourons-y lorsque notre sentiment est vrai. Cresconius, insidieusement, a altéré le texte des Proverbes, X, 19 : *In multiloquio* (Ἐκ πολυλογίας) *non deerit peccatum.* Il a osé lire : *Ex multa eloquentia!* Augustin commence par rétablir le vrai texte. Cette « multitude de paroles » qui ne va pas sans péché, c'est la parole superflue, vice que l'on contracte par l'amour de parler. Et aussitôt, il a cette réflexion de satiriste : or, la plupart du temps, grillent de parler ceux qui ne savent quoi dire, ni comment dire, qu'il s'agisse soit de la justesse des pensées, soit simplement de ce son entier et de l'ordre des mots que nous apprend la grammaire. La vraie éloquence n'a rien à voir avec l'art sophistique, que Platon bannit de la cité et de la société même du genre humain! La vraie éloquence, ah! plût au ciel qu'Augustin la possédât! Il pourrait alors exposer à son gré son sentiment. Celle que Platon condamne à l'exil n'est qu'une « certaine profession maligne et captieuse qui se propose de parler pour tous et contre tout, non par conviction, mais par esprit de contention ou amour du lucre ». C'est elle que stigmatise le Saint-Esprit, quand il dit dans l'Ecclésiastique (XXXVII. 23) : « Celui qui parle en sophiste est haïssable! » C'est d'elle encore que l'Apôtre Paul veut détourner le jeune Timothée, quand il lui écrit : « Evite les disputes de paroles, car cela ne sert qu'à pervertir ceux qui écoutent (*II. Tim.* II, 14) ». Ce qui est hors de propos, ce qui est inutile, ce qui est oiseux ne saurait être dit avec éloquence. A Pétilien qui avait employé une métaphore un peu vive, Augustin riposte : Nous pouvons nous aussi parler de « crépitements de flammes », « *sed nullo modo mihi sonat diserte quod dicitur inepte* ».

Le jeune Vincentius Victor, auteur d'un « *De origine animae* », est heureusement doué pour la parole, mais qu'on lui dise donc de ne pas rendre agréable l'inutile ; il ne faut pas qu'il paraisse avoir dit la vérité, quand il n'a été que disert. En outre, il a la parole redondante ! Défaut de jeune homme, aisé du reste à corriger. Il se trouve même des esprits superficiels qui, lorsque la foi n'en reçoit nul dommage, ne détestent pas un défaut que les gens sérieux, eux, supportent. Nous avons à présent quelques-uns de ces orateurs à l'éloquence écumeuse mais à la foi saine : *quosdam spumeos in sermone sed in fide sanos*. Augustin ne désespère pas, étant donné l'âge de l'orateur, de lui voir corriger un défaut à la rigueur supportable : l'application peut suppléer au manque d'expérience et l'âge fera mûrir les fruits indigestes d'un babil intempérant : *et quod cruditas loquacitatis eructat, aetatis maturitas decoquat*. Ce qui est déplaisant, dangereux, pernicieux même, c'est qu'on entende louer l'éloquence de qui prêche la déraison et que, dans une coupe précieuse, on nous donne à boire un breuvage mortel : *et in pretioso poculo bibatur pestifera potio !* (*De anima et ejus origine*, l. II, c. 1. P.L., t. 44, col. 495). Vincentius est jeune. Les hommes louent volontiers une parole aisée, jointe aux dehors du jeune homme, bien qu'elle n'ait encore ni la maturité, ni la sûreté de celle d'un docteur. Aussi, que Vincentius soit sage ; qu'il se prépare non seulement à charmer mais à édifier les autres par sa parole ; qu'il mette dès lors tout son soin à composer ses sermons, loin des applaudissements du prochain : *Curam te oportet agere de sermonibus tuis, remotis plausibus alienis* » (*Ibid.*, IV. 25).

Mais, si l'on veut savoir ce que saint Augustin a pensé de la rhétorique proprement dite, c'est le IVe livre du traité « *De la doctrine chrétienne* » qu'il faut parcourir. C'est, à mon avis, un des meilleurs traités d'éloquence sacrée qu'on puisse lire, et moins connu qu'il ne mériterait de l'être. Le saint y a semé à pleines mains les observations justes et les recommandations sages. Le

docteur chrétien, déclare-t-il, doit briller davantage par la sagesse que par l'éloquence ; il trouvera ces deux qualités réunies dans les Saintes Ecritures. Qu'il soit cependant plus clair qu'elles, car il arrive qu'elles soient obscures. Qu'il prêche par sa vie exemplaire et qu'avant de monter en chaire il ait recours à la prière. Que s'il y débite le discours composé par autrui, en cela seul rien de répréhensible ; pareille pratique n'est pas même un larcin « car la parole de Dieu est à tous ceux qui s'y soumettent », on multiplie ainsi les prédicateurs sans multiplier les maîtres « pourvu que tous annoncent la doctrine du seul Maître véritable et qu'il n'y ait entre eux aucune division ». On sait bien qu'il y a des hommes qui ont le talent de bien prononcer un discours, mais non celui de le composer.

Quant aux préceptes de l'art oratoire, il faut les apprendre à un âge convenable, et cet âge n'est ni l'âge mûr, ni tout autre que réclameraient des occupations plus sérieuses. Apprendre la rhétorique, passe-temps utile pour les jeunes ; encore, ne doivent-ils pas y dépenser trop de temps ! Les princes de l'éloquence romaine ont déclaré que l'esprit qui échoue à s'assurer promptement la connaissance des règles n'arrivera jamais à les savoir. Les règles du reste ne sauraient suppléer aux dispositions heureuses que donne la nature ; avec celles-ci même, l'étude des règles est moins efficace que la lecture ou l'audition des grands orateurs. Ceux-ci observent les règles sans y songer et n'eurent pas besoin d'y recourir, pour atteindre le sommet de l'éloquence. A supposer du reste qu'ils eussent connu ces règles, il n'y en a pas un seul parmi eux qui aurait pu en même temps parler avec éloquence et penser aux préceptes à suivre pour y réussir. Possédant la sagesse, les auteurs inspirés ont tout naturellement rencontré l'éloquence. On dirait en effet « que lorsque la sagesse sort de sa demeure qui est le cœur du sage, l'éloquence la suit, sans être appelée, comme une servante dont elle ne se sépare jamais ».

Est-ce que l'Apôtre, dans ses épîtres, s'est soucié de suivre les préceptes des rhéteurs ? Et cependant, vous trouverez chez lui

toutes les figures des Grecs : le κλίμαξ, les κῶλα et les κόμματα, les « *membra* » et les « *caesa* » de la période, bref tous ces secrets qu'on achète à grand prix dans les écoles et qu'on vend avec ostentation. Et que Paul de Tarse, si sage, soit également éloquent, il suffit pour s'en convaincre de lire la seconde aux Corinthiens (XI, 16-31). *Etiam qui stertit, advertit!* L'esprit le plus endormi s'en rend compte.

Pareillement, est-ce que le prophète Amos ne manie pas l'invective avec éclat? Est-ce que son style, par ailleurs si chargé de tropes, n'a pas de quoi satisfaire les oreilles les plus délicates ? Et l'ancien professeur de rhétorique de se livrer à une étude, subtile et pleine de finesse, sur la construction d'une phrase du vieux prophète, gardien de troupeaux : une phrase remarquable (VI, 3-5) qui a six membres. *Ista sex membra*, observe-t-il, *tres bimembres circuitus ediderunt ;* cette phrase forme trois périodes, dont chacune a deux membres. Et le voilà souriant un instant à son ancien métier : Voyez, dit-il, le prophète ne répète pas, comme il aurait pu le faire, le pronom relatif : *qui separati estis in diem malum, qui appropinquatis solio iniquitatis, qui dormitis in lectis eburneis* etc. Ah ! la combinaison eût été du plus bel ordre : *esset quidem et hoc pulchrum, ut ab uno pronomine repetito singula sex membra decurrerent et pronuntiantis voce singula finirentur.* Mais le prophète a fait plus beau, en réunissant ces membres, deux à deux, sous le même pronom, pour exprimer trois pensées différentes. Et, un peu plus loin, le prophète ayant écrit : « Et ils sont insensibles à la ruine de Joseph », le professeur admire la délicatesse qui lui fit écrire « Joseph » au lieu du mot frère « désignant ainsi tous les frères sous le nom de celui qui doit aux siens la réputation la plus éclatante ». Un doute lui vient cependant : Pareille figure est-elle identifiée et classée par les maîtres ? Et le saint doute que la rhétorique, telle qu'il l'a apprise et enseignée la connaisse ; mais que la figure soit belle et qu'elle ravisse ceux qui la lisent, « *non opus est cuiquam dicere, si ipse non sentit* ».

Nous ne poursuivrons pas davantage l'analyse d'un livre dont le vrai titre serait : *De oratore christiano*. En le lisant, plus d'un lecteur se dira ce qu'Augustin lui-même a dit de la beauté éternelle : Sero te cognovi. Le grand spéculatif qu'il était s'y montre en possession d'un sens pratique affiné, qui a dû lui venir des sermons fréquents que sa charge d'évêque l'obligeait d'adresser à son peuple, Le « *De doctrina christiana* » date en effet de la période épiscopale d'Augustin. Il nous confie dans ses « *Retractationes* » (L. II, c. IV. P. L. t. 32, col. 631) que l'ouvrage était resté incomplet ; il acheva le troisième livre et ajouta tout un livre nouveau : *Addidi etiam novissimum librum*, celui que nous venons de butiner quelque peu. L'ouvrage fut ainsi complet en quatre livres. Les trois premiers, dans la pensée de l'auteur, doivent nous aider à comprendre les Écritures ; le quatrième nous apprend à *exprimer* ce que nous en avons compris. En vérité, le grand saint est trop modeste. Lui qui tenait du ciel un don génial d'expression, qu'il avait développé par l'étude et par l'exercice, omet de nous dire qu'il a tracé ici de l'orateur chrétien un portrait idéal, où on reconnaîtrait sans trop de peine l'évêque Augustin instruisant son troupeau.

Peu de traités, écrit M. Bardy, ont été plus lus que le « *De doctrina christiana* » et ont exercé une telle influence sur les destinées de la culture antique,... Je crois en particulier que cet écrit a dû contribuer à rendre plus simple, plus réel, en somme à rapprocher de la pratique et de la sincérité d'une vérité divine un art devenu subtil à l'excès et dont les raffinements extrêmes cadraient mal avec la simplicité du message évangélique. Je ne vois pas un Isocrate ou un Lysias, ni quelque orateur attique que ce soit, déclarant : « A quoi sert la pureté d'un terme, s'il n'est compris de celui qui l'entend? », ou faisant bon marché des cadences et des clausules harmonieuses, des " esse videatur " d'un Cicéron, raillés par Tacite : « Autant j'aime à employer ces cadences mesurées dans mes discours, confesse saint Augustin, autant je préfère ne les rencontrer que rarement dans les divins

oracles ». N'est-ce pas une fière pensée que celle-ci et digne d'une éloquence que le Christianisme était venu réformer comme tout le reste : « Que l'orateur dans ses discours préfère plaire plutôt par la pensée que par la forme et qu'il se persuade qu'il ne parle jamais mieux que quand il exprime plus fidèlement la vérité. Ce n'est pas à l'orateur à être l'esclave de l'expression, mais à l'expression à servir l'orateur ». Là où ce principe est appliqué, même dans le genre simple et là où elle paraît sans ornements, « l'éloquence marche comme nue et désarmée mais elle n'en terrasse pas moins l'adversaire par sa vigueur et par sa force ; de ses puissantes étreintes, elle renverse et détruit le mensonge qui lui résiste ».

Augustin a réformé la rhétorique ; il s'est bien gardé de la condamner. Mieux que d'autres, il a discerné et défini les services qu'elle était à même de rendre à la vérité : *Cum per artem rhetoricam et vera suadeantur et falsa, quis audeat dicere adversus mendacium, in defensoribus suis inermem debere consistere veritatem* (*De doctr. christ.* IV, 2). Son rôle, plein de noblesse, est de mieux armer la vérité contre le mensonge. Il est de mode aujourd'hui de dédaigner cet art. Et le sermon hélas! se ressent de ce dédain qui la plupart du temps n'est que le masque commode de l'ignorance. Des jeunes gens, de la meilleure foi du monde, prennent pour des sermons des dissertations froides qui ne parviennent pas même à fixer l'attention d'un auditoire. Nul art de la composition, pas le moindre soupçon de l'arrangement psychologique des preuves ; nulle recherche des qualités spéciales que requiert le style oratoire. Des " essays " religieux et, comme ordre, l'ordre anglais avec, la plupart du temps, l'originalité en moins. Du Newman, mais qui, dans son genre, serait affreusement médiocre. Ces jeunes aspirants à la chaire chrétienne sont tout surpris quand on leur demande : quelle est la proposition de votre sermon? Pas la moindre science de la psychologie de la persuasion. Ils ne savent plus même qu'il faut amplifier une idée pour qu'elle impressionne et pénètre et que dix mille idées, effleurées

en passant, n'en valent pas une seule mais devenant « obsédante », parce qu'on vous la présente sous dix formes différentes. Il serait grand temps de faire relire aux jeunes clercs certaine « apologie de la rhétorique » qu'écrivit en son temps Ferdinand Brunetière. Mais ils trouveront des lumières plus utiles et des indications plus précieuses dans ce IVe Livre du « *De Doctrina Christiana* » ; ils ne pourront que profiter et déposer maint préjugé funeste dans la compagnie d'un grand orateur qui leur rappellera que « l'éloquence, de quelque genre qu'elle soit, a toujours pour *objet* de parler d'une manière propre à persuader et pour *fin* de persuader ce que l'on a spécialement en vue dans le discours ».

François JANSEN, S. I.